

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 8 fr.; un an, 14 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



La tentation de Notre-Seigneur. (Page 306, col. 1.)



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : La tentation de Notre-Seigneur (Évangile du premier dimanche de Carême); La Rochefoucauld-Liancourt; Napoléon et le général Drouot. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Deux amis; L'aveugle et le boiteux. — VARIÉTÉS : La vache maigre; Les noix et le noyer.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## LA TENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

(ÉVANGILE DU PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.)

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim; et le tentateur, s'approchant, lui dit :

« Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. »

Jésus lui répondit :

« Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Alors le démon le transporta dans la ville sainte; et, l'ayant mis sur le haut du Temple, il lui dit :

« Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il a commandé à ses Anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. »

Jésus lui répondit :

« Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Le démon le transporta encore sur une montagne fort haute; et, lui montrant tous les royaumes du monde avec toute leur gloire, il lui dit :

« Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant, vous m'adorez. »

Mais Jésus lui répondit :

« Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. »

Alors le démon le laissa; et aussitôt les Anges s'approchèrent de lui, et ils le servaient.

## LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt voua son existence entière à l'exercice de la philanthropie. Raconter sa vie serait faire l'histoire de toutes les institutions qui ont pour but de prolonger les jours de l'homme, de prévenir ses besoins, de soulager ses infirmités, d'augmenter son bien-être, et de le rendre meilleur en épurant sa moralité. C'est lui qui introduisit en France la vaccine<sup>1</sup>, et il travailla à sa propagation avec un zèle qui donna à cette utile découverte la force de triompher de tous les préjugés, et qui suffirait pour le faire placer au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Il obtint aussi, à force de zèle et de dévouement, la réforme des prisons, l'amélioration du régime des hôpitaux, et l'établissement des dispensaires.

Il introduisit dans sa terre de Liancourt les perfectionnements de l'agriculture anglaise, et y établit des

1. Avant l'introduction de la vaccine, beaucoup d'enfants mouraient de la petite vérole. La vaccine a été découverte par un médecin anglais, nommé Édouard Jenner, né en 1749, mort en 1823.

fabriques de coton qui ont servi de modèle à toutes celles qui ont été ensuite créées en France.

Sa maxime favorite était que la meilleure aumône à faire au pauvre, c'est de lui donner de l'ouvrage. Dans cette vue, il avait fondé à Liancourt une école des arts et métiers. Cette école, qu'il entretenait à ses frais pendant vingt-cinq ans, acquit tant d'importance, que, bien qu'elle ne fût que l'œuvre d'un seul homme, elle s'était élevée au rang d'une institution nationale, et que Napoléon crut devoir l'adopter au nom du pays. Elle fut transportée à Châlons, où elle subsiste encore. C'est sur le modèle de cette école qu'ont été fondées, plus tard, celles d'Angers et d'Aix.

La bienfaisance de cet homme illustre était inépuisable. Il ne se bornait pas à aider de ses conseils, il assistait de ses avances, il soutenait de son appui; quand il le fallait, il agissait de sa personne, et il apportait à suivre ses projets et ceux des autres, une ardeur qui ne reculait ni devant les fatigues, ni devant les obstacles. Toutes ses veilles étaient consacrées à l'étude, et sa plume élégante s'occupait sans cesse à populariser des vérités utiles.

Sa vieillesse fut tranquille et vénérée. Il lui fut donné de voir prospérer tout ce qu'il avait créé : tous les grains qu'il avait semés dans sa jeunesse avaient porté leurs fruits au centuple. T. H. B.

## NAPOLEON ET LE GÉNÉRAL DROUOT.

Le travail en lui-même a quelque chose de respectable, et quelquefois il touche à la sainteté. En voici un exemple.

Pendant la retraite de Russie, l'armée française, accablée par le froid, la faim, les privations, marchait péniblement, luttant encore contre l'ennemi. Un soir, les troupes qui entouraient l'empereur Napoléon avaient, après des efforts inouïs, gagné un pauvre village deux fois incendié. Quelques pans de murs indiquaient çà et là les maisons. Chacun s'y mit à l'abri sous des toits de neige. Quelques soldats se tenaient aux abords du village, faisant sentinelle pour éloigner du sommeil de Napoléon le bruit sinistre de la fusillade : à leur seul aspect, les cosaques fuyaient encore.

Vers minuit, tout semblait dormir dans le sombre bivouac. L'empereur, soucieux du sort de ses enfants les soldats, ne dormait pas. Il sortit de la masure qui l'abritait, jeta sur sa capote grise le manteau bleu de Marengo, et, les bras croisés, le front méditatif, Napoléon fit quelques pas dans la neige qui s'amoncelait en tourbillonnant. Deux sentinelles présentèrent les armes, et le cliquetis du fer troubla seul le silence de la nuit.

Tout à coup, le regard perçant de l'empereur resta fixé sur un point éloigné du bivouac.

Dans l'une de ces cabanes en ruine une lumière vacillante brillait. Surpris, Napoléon marcha droit à la lumière, et, s'approchant de l'unique fenêtre qui ne défendait ni de la neige ni de la bise, l'empereur vit un homme qui écrivait. Pour résister au froid mortel, cet homme s'était enveloppé de couvertures en lambeaux.

Après avoir longtemps considéré l'homme absorbé par le travail, Napoléon s'éloigna.

Bientôt un officier de la maison de l'empereur entra



dans la cabane et troubla le travail héroïque du soldat. Napoléon avait voulu savoir quel était l'homme assez fort de corps, assez puissant d'intelligence, assez ferme de caractère, assez courageux, en un mot, pour manier la plume quand les braves pouvaient à peine manier l'épée.

Au retour, l'officier répondit :

« Sire, c'est le général Drouot qui travaille. »

L'empereur ne dit pas un mot. Sans doute songea-t-il qu'avec quelques milliers d'hommes de cette nature, un souverain serait invincible. Peu de temps après, Drouot apprit avec surprise que l'empereur le nommait son aide de camp.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### DEUX AMIS.

#### PERSONNAGES.

SÉBASTIEN VERNON, 15 à 16 ans, élève de l'École industrielle.

GABRIEL BERNARD, à peu près du même âge, condisciple de Sébastien.

LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE.

M. LEDOUX, maître d'études.

UN PROFESSEUR DE MUSIQUE.

UN PROFESSEUR D'AJUSTAGE.

La scène se passe, au premier acte, dans la cour d'une école industrielle (ou dans la salle de récréation); au second acte, dans le cabinet du Directeur.

#### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour d'une école industrielle, plantée d'arbres; à gauche, la porte des ateliers; à droite, celle des salles d'étude. Sur le premier plan, à gauche, à quelque distance des bâtiments, un banc de fer appuyé à un arbre.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL BERNARD, SÉBASTIEN VERNON.

(Ils sont assis sur le banc; le maître d'études se promène en lisant au fond du théâtre. Par instants, des élèves se groupent ou traversent la cour en jouant et les apostrophant.)

GABRIEL. Sébastien, as-tu bien fait, hier soir, ta composition de mathématiques?

SÉBASTIEN, se frottant les mains. Je crois que oui; et toi?

GABRIEL, qui n'a pas écouté la question. Et tes deux problèmes?

SÉBASTIEN. Oh! faciles! du premier coup je les ai compris.

GABRIEL. Tu es bien heureux! tu nous as tous dépassés depuis trois mois.

SÉBASTIEN. Hum! pour le prix d'excellence, je n'avais pas d'avance sur toi quand on a commencé les compositions.

GABRIEL, un peu tristement. Et maintenant qu'il y en a quatre de faites, et qu'elles comptent double, me voilà terriblement distancé.

SÉBASTIEN. Je ne crois pas. J'ai traité bien misérablement mon histoire de France, où tu t'es distingué, ce qui égalise à peu près notre position. Mais Libaud nous serre de près, depuis quelque temps.

GABRIEL. Oui; je l'ai vu bien content ce matin en vérifiant sa physique.

SÉBASTIEN, posant la main sur son cœur. Comme ça vous émeut, ces compositions! Et nous avons encore deux grands jours d'attente avant de savoir notre sort.

GABRIEL. Oh! si j'avais le prix d'excellence, quelle

joie pour ma mère! Cela lui rendrait un peu de bonheur... elle en a si grand besoin! Depuis la mort de mon pauvre père, je ne l'ai pas vue sourire.

SÉBASTIEN. Je voudrais bien aussi l'avoir, ce prix, pour dédommager mon père des sacrifices qu'il s'impose pour moi, et lui faire oublier ma paresse des années précédentes.

GABRIEL, soupirant. Mais je ne l'aurai pas; tu es trop fort, et Libaud se rattrape trop bien aux branches... et puis, je ne suis pas chanceux!

SÉBASTIEN. Bah! Libaud n'a pas ton application, il compte trop sur sa facilité. Il donne par-ci, par-là un coup de collier qui le lance, mais ça ne dure pas. Et puis, le succès l'étourdit si bien qu'au dernier moment il fait des bêtises; mais toi (lui frappant amicalement sur l'épaule), mon gaillard, à l'instant décisif tu rassembles tes forces avec un sang-froid, une énergie calme dont jamais on ne te croirait capable, et tu nous enfonces tous... c'est comme cela que tu as enlevé, l'an passé, le premier prix d'ajustage à Marcey, qui se croyait si sûr de l'avoir.

GABRIEL. Marcey était plus facile à battre que toi. Il piochait ferme, mais il manquait d'entrain: toi, avec tes éclairs de réflexion, ta justesse de main et de coup d'œil, tu nous passeras toujours sur le corps quand tu voudras.

SÉBASTIEN, riant. Sommes-nous drôles! Depuis un quart d'heure nous nous cassons le nez à coups d'encensoir pour nous prouver mutuellement juste l'opposé de ce que nous espérons. Pour ma part, je l'avoue, mon plus ardent souhait est de vous battre, toi et Libaud, à plates coutures, et, pour cela, je pioche dur depuis la rentrée.

GABRIEL, riant. Tu pioches dur, ça, c'est vrai... la moitié du temps.

SÉBASTIEN. J'ai tant souffert aux dernières vacances en voyant mon cousin nous arriver de Paris avec ses deux prix du concours général; tandis que, moi, je n'avais pas le plus petit bout de laurier à exhiber... Oh! j'ai bien juré de ne plus m'exposer à un pareil affront, d'autant que ma défaite devenait une affaire de corps. Il fallait voir comme mon oncle, champion fanatique des lycées, triomphait! comme il montait la tête de ma mère contre l'École industrielle! Grâce à mon fiasco, qui leur donnait beau jeu, mon père se trouvait seul pour défendre la pauvre école.

GABRIEL, d'un ton comico-tragique. Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?

SÉBASTIEN, de même. Qu'il se tût... ou que, par son travail, son fils le secourût!

GABRIEL, riant. Bravo!

SÉBASTIEN. Et je m'y suis efforcé, d'abord pour donner raison à mon père, ensuite pour l'honneur de notre école, que je tiens à soutenir devant mon oncle et mon faraud de cousin. Soit dit entre nous, sauf son thème grec et sa version latine, il n'est pas fort du tout, le cousin!

GABRIEL. Tout de même, il n'y a plus que deux compositions ce matin, et les chefs-d'œuvre à finir pour midi! Après, plus de chance! Ma locomotive est assez bien réussie; un seul engrenage a besoin d'un coup de lime.

SÉBASTIEN. Sais-tu bien ta musique?

GABRIEL. Oui, mais Libaud a été premier l'autre fois.



SÉBASTIEN. C'est égal; pour la théorie, il est moins fort que nous.

GABRIEL, *souriant*. Oh! pour toi, rien n'est difficile. Comment veux-tu que j'espère le prix?

SÉBASTIEN, *d'un ton de fatuité comique*. A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

GABRIEL, *sur le même ton*. De quel œil tes parents verront-ils ma victoire?

SÉBASTIEN, *lui frappant sur l'épaule*. La rime est exacte! — Mon père pourrait être assez généreux pour ne pas t'en vouloir; mais il maintiendrait son arrêt: privation d'une partie de mes vacances, et diminution d'un tiers de ma pension pour mes menus plaisirs!

GABRIEL. Oh! mon pauvre ami!

SÉBASTIEN. Hélas! oui; et pendant ce temps mon cousin aurait la clef des champs et se pavanerait sous ses couronnes. (*Serrant la main de Gabriel.*) Tu vois bien que je ne peux me dispenser de te battre.... Au lieu que, si j'ai le prix d'excellence, une belle récompense m'est promise dans une lettre que j'ai reçue hier soir, et que je n'ai pas eu le temps de te communiquer. Devine....

GABRIEL. Dam! je ne sais pas.... une montre en or?

SÉBASTIEN. Bah! mieux que cela!... cherche.... La merveille des merveilles! Voyons.... tu ne devines pas?

GABRIEL. Non, mais tu as l'air si joyeux que je t'en félicite d'avance.

SÉBASTIEN, *appuyant sur chaque mot*. Un voyage à l'Exposition universelle!

GABRIEL. Oh! que tu es heureux!

SÉBASTIEN. Tu es.... tu es!... Si tu disais: tu serais, à la bonne heure; car je ne la tiens pas, mon exposition! Si j'y vais, je t'écirai mes impressions, et je t'en rapporterai un *specimen* selon mes petits moyens. Ah! ça, nous bavardons là comme s'il ne s'agissait pas pour nous d'une question capitale; nous ferions mieux d'aller revoir nos locomotives et d'y donner la dernière main. Viens-tu?

GABRIEL. Allons!

(Les deux enfants se lèvent. Au même instant un domestique remet le courrier au maître d'études. Celui-ci lit, et se dirige vers le banc.)

M. LEDOUX, *tendant une lettre à Gabriel*. Monsieur Gabriel Bernard, voici pour vous

GABRIEL, *prenant la lettre*. Merci, monsieur.

SÉBASTIEN, *s'en allant*. Rien pour moi, monsieur? M. LEDOUX. Non, mon ami.

SÉBASTIEN, *à Gabriel, tandis que le maître d'études s'éloigne*. Lis vite ta lettre, et viens me rejoindre.

GABRIEL, *d'un ton ému*. C'est de ma mère! Attends donc, nous lirons ensemble.

SÉBASTIEN. (*Il s'arrête en hésitant.*) Non, plus tard. Ma locomotive me trotte par la tête.... j'y cours.

GABRIEL, *regardant encore le timbre*. Quel bonheur! cette lettre va doubler mon courage. (*Gaiement, à Sébastien, qui est près de la porte des ateliers.*) Gare à toi, Sébastien, j'ai là un fameux talisman!

(Sébastien entre dans l'atelier en fredonnant.)

## SCÈNE II.

GABRIEL, *seul*.

GABRIEL, *décachetant la lettre*. Bonne mère! deux lettres dans une semaine.... comme elle sait bien ce qu'il faut pour soutenir son fils! (*Il lit bas. Sa figure s'assombrit et arrive à exprimer le plus profond, mais le plus calme désespoir. Il s'interrompt.*) Plus rien!... (*Il se promène de long en large. Ses jambes fléchissent, il revient tomber accablé sur le banc.*) Ruinée!... (*Avec égarement.*) Elle en mourra, la pauvre veuve!... (*Avec un cri de désespoir.*) Ma mère! ma mère!... et je suis loin de toi!... (*Faisant un effort pour se calmer, et serrant convulsivement ses mains sur son cœur.*) Oh! mon Dieu! donnez-moi du courage!... J'ai mal lu.... oui, bien sûr, j'ai mal lu.... Une telle succession de malheurs est impossible!... Relisons.... (*Avec égare-*

*ment.*) Maintenant je suis calme. (*Il lit haut, d'une voix irève et dominée par les sanglots à la fin de sa lecture.*) « Travaille, mon Gabriel, redouble d'ardeur! je n'ai plus d'espoir qu'en ton courage. De nouvelles infortunes nous accablent! l'Océan vient d'engloutir nos dernières ressources.... Le navire porteur des débris de notre fortune a sombré à l'endroit même où ton digne père a péri l'an dernier. Pauvre enfant! je brise ton cœur, et pourtant je te dois la vérité.... Tu as tout le caractère de ton père: loin de t'abattre, cette fatale nouvelle va doubler ton énergie et te faire poursuivre avec plus d'ardeur, s'il est possible, le prix d'excellence qui t'assure des droits à une demi-bourse. La modique pension que je touche comme veuve de marin est in-



Monsieur Gabriel Bernard, voici une lettre pour vous  
(Page 308, col. 1.)



suffisante pour subvenir aux frais de ton instruction. Ta carrière est perdue si tu n'obtiens pas cette demi-bourse. Travaille, mon enfant bien-aimé; ton avenir et le peu de bonheur qu'il m'est permis d'espérer sont dans tes mains. Courage, courage! je prie et j'attends!» (Il cesse de lire et laisse tomber ses bras d'un air désespéré.) Du courage!... mais où en trouver?... (Il prend son front dans ses mains.) Ma pauvre tête s'égarre.... je ne puis rassembler une idée.... (Avec une sorte de rage.) Composez donc ainsi! (Avec une amère ironie.) Comme je vais avoir la main sûre pour pousser ma lime!... Etcette musique! comment trouver une note, quand j'étrangle!... (Il reste la tête dans ses mains, complètement anéanti. Les clameurs bruyantes des enfants qui jouent se rapprochent et deviennent plus fréquentes. Un premier son de cloche se fait entendre : Gabriel tressaille, écoute, se lève, et se promène en désespéré.)



Ma mère! ma mère!... je suis loin de toi!... (Page 308, col. 2.)

Oh! dans quelques heures tout sera dit.... Ma mère! ma pauvre mère! (Il retombe accablé sur le banc et fond en larmes. En ce moment passe une cavalcade d'élèves attelés avec leurs mouchoirs et simulant le saut des barrières. D'autres se poursuivent et se lancent des balles élastiques. L'un d'eux, en parant une balle, recule sur Gabriel, trébuche, se relève et fuit prestement. La balle vient frapper Gabriel en plein visage. Il se lève, passe la main sur son front et s'écrie:) Je suis là, comme un lâche, à me désespérer, quand Sébastien et les autres travaillent! Ils sont là-bas, Libaud et lui, mettant la dernière main à leurs chefs-d'œuvre.... Va donc, malheureux, va donc travailler aussi.... (Il jette un coup d'œil sur sa lettre, la baise avec transport, la froisse convulsivement, et fait un violent effort pour se

dominer.) Je l'aurai, ce prix, il le faut bien, mon Dieu! il le faut!... pour elle!... (Avec un calme soudain, il



Tu es bien heureux! tu nous as tous dépassés. (Page 307, col. 1.)

met la lettre dans sa poche, tire son mouchoir, essuie ses larmes et la sueur qui inonde son front, et se préci-

pile vers la salle d'étude avec les autres élèves. Au moment où il a tiré son mouchoir, sa lettre est tombée à



terre sans qu'il s'en soit aperçu. Au moment où il entre dans l'étude, Sébastien sort des ateliers.) Faisons-nous un visage calme, Sébastien ne doit rien savoir de mon malheur avant les compositions.... Cela le troublerait, ce pauvre ami. Non, qu'il ne sache rien!

## SCÈNE III.

SÉBASTIEN, seul.

SÉBASTIEN. Plus personne! ce n'est pourtant que le premier son de cloche! (*D'un air sardonique.*) Comme ils sont ardents à voler au combat.... pour se faire battre! En vérité je deviens féroce.... je ne pardonnerais pas même à Gabriel, s'il m'enlevait le prix d'excellence. Oui, je lui en voudrais plus qu'à tout autre de me priver de mon voyage à l'Exposition. Je l'aime pourtant bien, ce Gabriel; mais, je le sens, dans la lutte il n'y a pas d'amis : chacun pour soi! C'est triste, mais cela est.... (*Il aperçoit la lettre, il la ramasse et la déplie machinalement.*) Sous les fenêtres du préfet des études? Qu'est-ce? (*Il lit.*) « Travaille, mon Gabriel.... » Tiens! Gabriel qui sème ses lettres.... (*Il va replier la lettre; ses yeux s'y fixent comme involontairement, et il lit tout bas.*) — (*Haut.*) « Eulalie Bernard. » (*Il parle.*) Oh! mon Dieu! mon pauvre Gabriel!... (*Très-agité, il arpente le théâtre.*) Ruiné!... s'il n'a pas le prix.... sa mère en mourra!... et lui!... Si je portais cette lettre au Directeur.... Non, personne ne doit savoir.... Gabriel est orgueilleux, il serait au désespoir.... (*Il réfléchit un instant, devient très-pâle.*) Il lui faut le prix!... Il s'élance vers les ateliers, y rentre un instant et revient en repliant la lettre qu'il tient à la main.) Adieu mon Exposition! Je remettrai ce soir cette lettre dans la poche de Gabriel. (*Il aperçoit M. Ledoux qui se dirige vers lui. Il cache vivement la lettre dans la poche de son gilet.*)

M. LEDOUX. Que teniez-vous là, monsieur Vernon?

SÉBASTIEN, qui cherche à se donner de l'aplomb. Rien, monsieur, rien.... qui vous intéresse, du moins.

M. LEDOUX. Veuillez, monsieur, me donner le papier que vous venez de cacher dans votre poche.

SÉBASTIEN. Pardon, monsieur.... je ne puis pas.

M. LEDOUX, affectueusement. Voyons, Vernon, je ne veux pas punir un excellent élève comme vous.... Donnez. (*Silence de Sébastien.*) Votre résistance est inexplicable.... Je vous en prie, remettez-moi cela!

SÉBASTIEN, rougissant et cherchant à s'affermir. Excusez-moi, monsieur Ledoux... je ne puis....

M. LEDOUX. Vernon, cela devient grave.... Vous allez m'obliger à être sévère.

SÉBASTIEN, avec fermeté. Je sais, monsieur, que j'encours une punition.... c'est la règle!

M. LEDOUX, durement, avec intention. Vous recommencez votre conduite insubordonnée de l'an dernier?

SÉBASTIEN, la voix très-émue. Oh! monsieur, je croyais que le présent avait effacé le passé!...

M. LEDOUX. Il est vrai; nous vous croyions sérieusement rentré dans le devoir.... Savez-vous que je puis vous exclure immédiatement de la division?

SÉBASTIEN, qui s'efforce de paraître calme. Oui.... oui, monsieur.

M. LEDOUX. Je le devrais; cependant, comme vous terminez votre concours ce matin, je veux bien vous laisser composer.

SÉBASTIEN, d'un ton pénétré. Oh! merci, monsieur.

M. LEDOUX. A midi et demi, en sortant de table,

vous irez vous mettre à la disposition de M. le Directeur : il aura mon rapport.

SÉBASTIEN. Oui, monsieur.

M. LEDOUX. Vous persistez définitivement dans votre refus?

SÉBASTIEN, baissant la tête. Oui, monsieur.

(Tous deux entrent dans la salle d'étude au troisième son de cloche.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Mme GAEL.

## L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

Un pauvre homme qui avait perdu la vue depuis plusieurs années, allait, un soir, sur le grand chemin, en tâtonnant avec un bâton. « Que je suis malheureux, s'écriait-il, d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis! j'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle pour aller au village prochain. Ah! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire! voici la nuit qui s'approche, ce n'est pas que j'y voie mieux pendant le jour, mais je pourrais rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route pour me dire si j'étais dans le bon chemin, au lieu qu'à présent j'allois craindre de ne plus rencontrer personne. »

A peine avait-il dit ces paroles qu'il entendit quelqu'un se plaindre tout près de lui. « Que je suis malheureux! disait-il, je viens de me démettre le pied dans cette ornière, il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il faudra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parents? »

— Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle, vous que j'entends pousser des plaintes si tristes?

— Hélas! répondit le boiteux, je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenais tout seul de notre maison de campagne : je me suis démis le pied, et me voilà condamné à coucher dans la boue.

L'AVEUGLE. J'en suis bien fâché, je vous assure : mais dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour, et pourriez-vous voir sur le chemin?

LE BOITEUX. Ah! si je pouvais marcher aussi bien que j'y vois, j'aurais bientôt tiré mes chers parents d'inquiétude.

L'AVEUGLE. Ah! si je pouvais y voir aussi bien que je marche, je serais bientôt arrivé à la ville.

LE BOITEUX. Vous n'y voyez donc pas?

L'AVEUGLE. Hélas! non, je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux l'un et l'autre; je ne peux pas avancer plus que vous.

LE BOITEUX. Avec quel plaisir je me serais chargé de vous conduire!

L'AVEUGLE. Comme je me serais empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard!

LE BOITEUX. Écoutez, il me vient une idée. Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

L'AVEUGLE. Il ne tient qu'à moi? Voyons, quelle est votre idée? J'y souscris d'avance.

LE BOITEUX. Les yeux vous manquent : à moi ce sont les jambes. Prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux; et voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

L'AVEUGLE. Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?



LE BOITEUX. Je ne suis pas bien lourd et vous paraîsez avoir de bonnes épaules.

L'AVEUGLE. Elles sont assez bonnes, Dieu merci.

LE BOITEUX. Eh bien ! prenez-moi sur votre dos, vous me porterez, et moi je vous montrerai le chemin : de cette manière nous aurons à nous deux tout ce qu'il nous faut pour arriver à la ville.

L'AVEUGLE. Est-elle loin encore ?

LE BOITEUX. Non, non, je la vois d'ici.

L'AVEUGLE. Vous la voyez ! Hélas ! il y a dix ans que je ne l'ai vue : mais ne perdons pas un moment ; votre idée me paraît fort bonne. Où êtes-vous ? Attendez je vais m'agenouiller comme un chameau, vous grimperez plus aisément sur mes épaules.

LE BOITEUX. Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

L'AVEUGLE. Est-ce bien comme cela ?

LE BOITEUX. Encore un peu plus. Bon, je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L'AVEUGLE. Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche. »

Ils se mirent en route aussitôt : et, comme ils avaient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux, ils arrivèrent en moins d'un quart d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusque chez ses parents ; et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnaissance, le firent conduire chez lui.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras ; autrement ils auraient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes : l'un a communément ce qui manque à l'autre ; et ce que celui-ci ne peut faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien ; au lieu que, s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres.

X

## VARIÉTÉS.

### LA VACHE MAIGRE.

Le célèbre Chateaubriand, dans sa jeunesse, voyageant dans les plaines encore presque désertes de l'Amérique, aperçut trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses dans une prairie ; ils chassaient à coups de bâton de cette prairie une pauvre vache maigre qu'ils poursuivaient parmi les rochers, en riant aux éclats et en l'exposant à se rompre les jambes. Une femme sauvage, aussi misérable en apparence que sa vache, sortit de sa hutte isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela doucement, et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à elle en allongeant le cou avec un petit mugissement de joie. Les hommes, qui étaient des colons d'origine anglaise, menacèrent de loin l'Indienne, qui regagna sa cabane, et sa vache la suivit. Celle-ci s'arrêta à la porte, où sa maîtresse la flattait de la main, tandis que l'animal reconnaissant léchait cette main secourable.

« Je quittai l'endroit où j'étais, dit Chateaubriand, je descendis la colline, je traversai le vallon, et, remontant la colline opposée, j'arrivai à la hutte, résolu de réparer, autant qu'il était en moi, la brutalité des hommes

blancs. La vache m'aperçut et fit un mouvement pour fuir. Je m'avançai avec précaution, et je parvins, sans qu'elle s'en allât, à l'habitation de sa maîtresse.

« L'Indienne était rentrée chez elle. Je prononçai le salut qu'on m'avait appris : *Siegah ! (je suis venu !)* L'Indienne, au lieu de me rendre mon salut par la répétition d'usage : *Vous êtes venu*, ne répondit rien. Je jugeai que ma visite lui était importune. Je me mis à mon tour à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée ; je vis sur son visage jaune et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y a de la douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés de personne.

« Mon hôtesse me regarda encore quelque temps avec un reste de doute, comme si elle craignait que je ne cherchasse à la tromper ; elle fit ensuite quelques pas, et vint elle-même passer sa main sur le front de sa compagne de misère et de solitude.

« Encouragé par cette marque de confiance, je dis en anglais, car j'avais épuisé mon indien :

« Elle est bien maigre. »

« L'Indienne repartit aussitôt en mauvais anglais :

« Elle mange fort peu.

« — On l'a chassée rudement, » repris-je.

« Et la femme me répondit :

« Nous sommes accoutumées à cela toutes les deux. »

« Je repris :

« Cette prairie n'est donc pas à vous ? »

« Elle répondit :

« C'est à mon mari, qui est mort. Je n'ai point d'enfants ; et les blancs mènent leurs vaches dans ma prairie. »

« Je n'avais rien à offrir à cette indigente créature ; mon dessein eût été de réclamer la justice en sa faveur ; mais à qui m'adresser dans un pays où le mélange des Européens et des Indiens rendait les autorités confuses, où le droit de la force enlevait l'indépendance au sauvage, et où l'homme policé, devenu à demi sauvage, avait secoué le joug de l'autorité civile ?

« Nous nous quittâmes, l'Indienne et moi, après nous être serré la main. Mon hôtesse me dit beaucoup de choses que je ne compris point, et qui étaient sans doute des souhaits de prospérité pour l'étranger. S'ils n'ont pas été entendus dans le ciel, ce n'était pas la faute de celle qui priait. » CHATEAUBRIAND.

### LES NOIX ET LE NOYER.

Les noix, comme les noisettes, sont un fruit d'un goût excellent, mais souvent indigeste.

Le moment de récolter les noix est celui où le brou qui les enveloppe commence à se crevasser et à se détacher. On s'arme de gaules et on en frappe d'abord les branches les plus basses, en allant progressivement jusqu'à l'on peut atteindre. On monte ensuite dans l'arbre et on abat le reste des noix en gagnant peu à peu les branches les plus hautes.

On dit généralement que plus un noyer a été gaulé vigoureusement, plus il rapporte de fruits l'année suivante : c'est une erreur, et l'on fait beaucoup mieux de ménager le jeune bois autant que possible et de ne point abattre plus de feuilles qu'il n'est absolument nécessaire.



Les noix récoltées sont ordinairement mises dans des sacs et transportées dans des greniers où on les étend par couches de dix à douze centimètres d'épaisseur. Tous les jours, pendant six semaines, on les remue avec une pelle afin de dissiper leur humidité, et chaque fois on a soin d'en retirer le brou qui s'est détaché. Quand elles sont bien desséchées, on les conserve dans un grenier bien aéré, où elles sont à l'abri de l'humidité, sans cependant être exposées à une dessiccation trop complète, ce qui leur ôterait toute espèce de saveur.

On peut conserver des noix fraîches pendant plusieurs mois, et même d'une année à l'autre, par un procédé qui n'est ni difficile ni dispendieux. On cueille les noix dès qu'elles sont mûres, et on les met, tassées sans être foulées, dans un grand pot de terre vernissée, qui doit être exactement rempli. On le couvre d'une planchette ou d'un morceau de bois uni faisant office de couvercle, et on l'enfouit dans le sable, dans un endroit sec d'une cour ou d'un jardin, avec un poids assez lourd par-dessus, par exemple avec deux ou trois pavés.

On obtient le même résultat en mettant les noix dans de grandes jarres et en les disposant par couches alternatives avec du sable sec, ou bien en les enterrant lorsqu'elles sont encore enveloppées de leur brou.

Pour rendre aux noix sèches leur fraîcheur primitive, il faut les faire tremper, pendant quarante-huit heures, dans du lait de vache faiblement chauffé, après quoi on les retire et on les laisse refroidir à l'air. L'eau peut être substituée au lait; dans ce cas, on laisse tremper les noix pendant cinq ou six jours. L'humidité,

pénétrant peu à peu dans l'intérieur de la noix, fait renfler la chair et la rend tellement fraîche, qu'on peut en enlever la peau jaune et amère, comme on enlèverait celle des noix nouvellement cueillies. On peut encore joindre à l'eau, si on le désire, un peu de sel, qui l'empêche de se corrompre et enlève aux noix la légère

saveur astringente qu'elles pourraient avoir contractée en se séchant.

Le bois du noyer, à raison de la lenteur de sa croissance, est très-dur et d'un grain très-serré. Comme bois d'équarrissage, il est en première ligne pour la fabrication des vis d'usines et de pressoirs. Il est également le premier des bois indigènes pour la sculpture et l'ébénisterie. Les tourneurs et les sabotiers en font une consommation considérable; enfin les rameaux, les branches, et les parties inutiles comme bois d'œuvre, sont très-justement estimés comme bois de chauffage.

Le noyer aime les terres légères, plutôt sèches qu'humides, et les sols granitiques où il trouve des fissures pour enfoncer ses puissantes racines. Il périt dans les fonds humides, mais il prend de grandes dimensions dans les bonnes argiles reposant sur des bancs de marne. La variété à coque tendre se plaît particulièrement dans ces sols, elle y donne des fruits délicieux et abondants; son bois y est d'un grain

moins serré. Abandonné à lui-même, le noyer dispose ses branches et sa tête en forme ronde : on ne doit pas, en le taillant, contrarier cet instinct.

C'est surtout dans les vingt premières années que la taille du noyer est nécessaire.

G. BELEZE.



Rameau et fruit du noyer à fruits panachés, de grandeur naturelle.



Noix à cœur.

Noix à côtes.

Coupe de la noix à côtes.